

SÉMINAIRE DOCTORAL ANNUEL – PLIDAM

Langue étrangère et étrangéisée

Comment aborder, traduire et enseigner
les nouvelles littératures ?

*L'œuvre d'Andréas Becker :
de la langue « étrangéisée »
à la traduction*

Par Mathilde Vischer - Université de Genève

Responsable :

Frosa Pejoska-Bouchereau

Jeudi 25 janvier 2018

17h à 19h

Salle 3.15

Inalco

65 rue des Grands moulins

75013 Paris

Andréas Becker, né à Hambourg en 1962, vit en France depuis plus de vingt ans. Il a publié quatre œuvres littéraires, toutes en français : trois romans aux éditions de La Différence, *L'Effrayable* (2012) ; *Nébuleuses* (2013) ; *Les Invécus* (2016) et un récit, *Gueules*, aux éditions d'en bas (2015). Dans chacun de ses livres, Andréas Becker invente une langue nouvelle qui incarne le malaise des personnages dont il est question. Dans *Nébuleuses*, celui de l'univers fascinant et traumatique d'une femme enfermée dans une « I!nst!tut!on » (sic). Dans *L'Effrayable*, celui d'un narrateur schizophrène qui interroge trois générations ayant vécu dans l'Allemagne du vingtième siècle, la déformation de la langue cristallisant la relation traumatique à la mémoire historique de l'Allemagne. Pour chaque livre – chaque personnage-narrateur – une langue maltraitée, piétinée, transformée, à la mesure des blessures morales et physiques du narrateur qui la façonne. L'écriture de Becker, dans ses différentes déclinaisons, ne relève pas d'un « mal écrire », mais d'un usage de la langue en rupture avec la grammaticalité et la norme au profit de tournures et de procédés inventifs, l'auteur passant ainsi, en quelque sorte, d'une langue étrangère à une langue « étrangéisée », selon le concept forgé par Frosa Pejaska-Bouchereau en 1995. En s'appuyant sur cette notion, sur une définition de la traduction d'Arno Renken comme « capacité à inquiéter nos ordres », ainsi que sur des réflexions récentes sur la traduction dans la perspective des études génétiques, cet exposé aimerait montrer en quoi les textes de Becker, par le passage à « l'étrangéisation », peuvent être perçus comme une mise en abîme de ce que fait la traduction.

Mathilde Vischer est traductrice littéraire et professeure à la Faculté de traduction et d'interprétation de Genève. Elle a notamment publié des traductions de Felix Philipp Ingold (De nature, Empreintes, Lausanne, 2001), Fabio Pusterla (Une voix pour le noir, d'en bas, Lausanne, 2001 ; Les choses sans histoire, Empreintes, Lausanne, 2002 ; Histoires du tatou, Zoé, Genève, 2010 ; Pierre après pierre, MétisPresses, Genève, 2017), Alberto Nessi (Algues noires, traduit en collaboration avec J.-B. Para, Meet, St-Nazaire, 2002), de Pierre Lepori (De Rage, edizioni sottoscala, Bellinzona, 2009 ; Quel que soit le nom, d'en bas, Lausanne, 2010), de Massimo Gezzi (In altre forme, En d'autres formes, In andere Formen, Transeuropa, Massa, 2011), d'Elena Jurissevich (Ce qui reste du ciel, Samizdat, Genève, 2012) et de Leopoldo Lonati (Les mots que je sais, traduit avec Pierre Lepori, d'en bas, Lausanne, 2014). Elle est auteure d'articles portant sur la poésie et la traduction et des essais Philippe Jaccottet traducteur et poète, une esthétique de l'effacement (Cahiers du CTL n° 43, Lausanne, 2003) et La traduction, du style vers la poétique : Philippe Jaccottet et Fabio Pusterla en dialogue (Kimé, Paris, 2009). Elle est également auteure d'un livre de poèmes, Lisières (p.i.sage intérieur, Dijon, 2014 ; Prix du poème en prose Louis Guillaume 2015 et Prix Terra Nova 2015).